

~~Toute sa vie,~~

~~ma tante~~ Mireille,

ouvrière de la

Philippe Gaboriau

chaussure,

~~a travaillé dur~~

MIREILLE,
OUVRIÈRE
DE LA CHAUSSURE

Philippe Gaboriau

1.

Elle me racontait sa vie. Elle était contente, disait-elle, d'être à la retraite et de partager le quotidien avec Cyrille, son mari. Sa vie se transformait. Elle retrouvait des loisirs, des plaisirs, un temps libre oubliés depuis l'adolescence. Elle quittait, peu à peu, sa fatigue, le rythme de vie imposé par le travail.

Elle me disait : « On est un couple de retraités de la chaussure. Il y a maintenant une dizaine d'années que Cyrille est à la retraite, moi ça fait plus de huit ans, oui. Faudrait que ça dure longtemps comme ça parce que, disons, c'est des jours heureux... Par rapport à quand on travaillait. Parce que disons que dans notre temps, c'était pas la même chose que maintenant. Fallait faire des heures. On était ouvriers payés au SMIG. La chaussure, c'est le SMIG... »

Elle avait quitté l'école à douze ans. Elle avait travaillé dur toute sa vie comme ouvrière de la chaussure. Et maintenant, elle aimait vivre dans la maison qu'elle et Cyrille avaient pu faire construire au début des années 1960... Et, là, assise dans son fauteuil, face à la télévision éteinte, dans la salle à manger tapissée, sous une peinture imitant un tableau de Renoir, elle me parlait et se souvenait.

2.

Elle me disait : « L'année de mes douze ans, j'ai arrêté l'école, je suis partie en bonne... Je travaillais chez un clerc de notaire qui avait cinq enfants. Je cuisinais, j'étendais le linge... À treize ans, je suis devenue ouvrière en chaussure. Chez Roger, une usine d'environ quatre-vingt-dix, cent ouvriers. Papa et ma sœur Raymonde y travaillaient aussi. On m'avait bien prévenue : si l'inspecteur vient, sauve-toi par la porte de derrière...

À cette époque, dans le temps, les patrons venaient demander les ouvriers...

En 1948, quand Lionel est né, je suis devenue piqueuse à la maison. Roger avait acheté une machine à coudre pour que je continue de piquer pour eux à la maison.

Je suis rentrée à l'usine en 1973, à quarante-neuf ans... De vingt-quatre ans à quarante-neuf ans, j'ai travaillé à la maison. Mais j'allais souvent en dépannage un mois, deux mois l'hiver, pour faire les bottes. J'allais à l'usine deux mois par an, je gagnais plus avec mon travail à domicile mais ils me déclaraient pas...

Dans le temps, toutes les femmes travaillaient à la maison comme piqueuses. J'ai pris ma retraite à cinquante-neuf ans. J'ai profité du contrat solidarité...

C'est Cyrille qui m'apportait le boulot. Le midi et le soir sur le dos. Des fois il m'apportait des choses, faut que je les retourne à une heure et demie... C'est arrivé pas rien qu'une fois, je prenais pas le temps de manger. C'est pour ça qu'on avait du boulot, on était disponible et on avait du travail à volonté...

Ça faisait des heures mais j'ai jamais travaillé le soir. Le samedi j'arrêtais à midi et je ramassais la machine...

Il y avait souvent du travail à faire à la main. Je me laissais du travail facile le soir, peut-être deux heures pour couper les fils, rafraîchir, tout en discutant ou en écoutant la radio... »

3.

À la retraite, elle habitait dans son village natal : Sainte-Aubignée, un bourg des Mauges, dans le Maine-et-Loire, à dix kilomètres de Cholet et à cinquante de Nantes. Au « pays des usines à la campagne ». Une des régions les plus manufacturières de l'Ouest de la France. Une contrée de bocage, de champs verdoyants bordés de haies. Un « petit pays » de communes rurales autour de la ville de Cholet, « capitale du mouchoir », peuplé d'ouvriers et de paysans.

Elle s'était mariée en 1946, à vingt-deux ans, avec Cyrille, un bûcheron vosgien de vingt-cinq ans, militaire FFI à la Libération, qu'elle avait rencontré au village lors d'un mariage, à la fin de la Seconde Guerre mondiale. Pendant une année, avant leur mariage, ils s'étaient envoyé des lettres d'amour. Ensuite, ils ne s'étaient plus quittés. Cyrille était devenu ouvrier en chaussure à Sainte-Aubignée, dans la petite usine qui employait sa femme. Avec lui, elle avait eu deux enfants : Lionel, né en 1948, et Jean-Luc, né en 1950.

Elle était chrétienne depuis toujours. Catholique pratiquante. Depuis son enfance, chaque dimanche, elle allait à la messe dans l'église de son village.

La Vierge Marie, sainte Thérèse de Lisieux, Notre-Dame de Lourdes, sainte Bernadette étaient des présences féminines au centre de ses valeurs religieuses. Elle priait souvent : « Je vous salue Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous ; vous êtes bénie entre toutes les femmes et Jésus, le fruit de vos entrailles, est béni... Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort. Ainsi soit-il... »

Elle aimait alors le pape Jean-Paul II. Elle était, comme lui, opposée à l'avortement.

Depuis toujours, le temps chrétien rythmait sa vie. De Noël à Pâques, de la naissance à la mort et à la résurrection de Jésus, le temps se répétait en une boucle continue.

10

4.

Elle disait : « On est des petits ouvriers. On y est arrivé en haricotant... » Pour elle, l'art de vivre consistait à ajuster ses besoins à ses moyens. Le bonheur était à ce prix. L'éthique chrétienne du renoncement ici-bas pesait lourd dans son raisonnement. La résignation était le prix qu'il fallait payer pour être heureux.

Elle disait : « On est des ouvriers consciencieux. Il faut faire avec ce qu'on a. C'est déjà pas si mal par rapport à ce que

c'était. On a eu une petite vie tranquille. On a gagné notre pain honnêtement. On est-y pas heureux, maintenant ? »

Elle disait : « Mais ça va pas durer, c'est moi qui t'le dit... Quand on voit toutes ces guerres à la télévision... Moi, ça me fait peur, l'avenir, je le vois pas rose... »

Puis elle disait : « C'est comme dans tout, y'a du bon et du mauvais... » Elle était empreinte de résignation et de fatalisme.

5.

Du travail, elle et Cyrille avaient pris l'habitude de se lever tôt. Six heures lorsque le boulot commençait à sept. Maintenant, à la retraite, ils avaient conservé un rythme identique. Ils « étaient du matin », actifs dès les premières heures. Debout, éveillés, en pleine forme.

« Chez nous, on n'est jamais en retard. Chez nous, on n'est jamais en peine de se lever le matin parce qu'on est toujours bien, bien... Le matin, il n'y a pas d'heure. Cyrille, c'est plus régulier que moi, parce qu'il est bon dormeur. Moi, si je dors pas, je me lève, je peux pas rester dans le lit. Généralement, c'est sept heures et demie. On écoute toujours nos informations avant de descendre. Au lit, au petit poste sur la table de nuit. Après, on allume la télé en descendant dans la cuisine. La petite télé noir et blanc... »

« Le midi, on mange tôt. À onze heures et demie des fois. Le soir, on mange encore de bonne heure. À six heures, on

mange. Et bien des fois on met la petite télé noir et blanc en mangeant. Dès les jeux, dès les régionales. Puis après, on va à la télé dans la salle à manger... L'été, moins, parce qu'on est dehors. L'été, on va pas s'asseoir. Dès qu'on a mangé on retourne dehors, parce qu'il fait beau. J'ai toujours aimé gratter dans le jardin. Quand on aime quelque chose... »

Elle faisait rythmer le quotidien avec l'écoute des médias et les heures des repas qui structuraient l'ensemble de la journée. La télévision couleur, installée dans la salle à manger, était regardée le midi et le soir, après les repas. La petite télévision noir et blanc de la cuisine était vue le matin, le midi et le soir, au moment des différents repas. Ils écoutaient aussi la radio, RTL exclusivement, le matin au lit et dans la journée (dans la matinée ou dans l'après-midi), en bricolant dans la cuisine.

12

Le matin, la lecture du journal régional, *Le Courrier de l'Ouest*, était pour elle un moment important. Un « petit luxe » quotidien.

« On lit le journal tous les matins. On l'a dans la boîte aux lettres, le *Courrier de l'Ouest*. À sept heures, il est là... On a nos habitudes, c'est Cyrille qui généralement le lit en premier. Il le lit pendant que son café refroidit, il boit son café froid. Après, je lui dis : "Ben, me le donnes-tu, ce journal ?" (elle riait), alors il me le donne mais lui il va le reprendre dans la journée tandis que moi, une seule fois, mais il faut que je le lise depuis le début jusqu'à la fin ; tout y passe : la page agricole, les cours de la bourse, tout y passe. Quelquefois, j'y serais facilement une heure. Je commence par lire la première page, puis les décès, les gros titres, puis après le

canton de Cholet et le canton de chez nous. Le cancan régional, quoi... »

Ils profitaient de la retraite à deux. « On s'ennuie moins à deux. Un jour que ça mouille, on sort un jeu de belote. Tous les deux, une partie de belote. Si vraiment on s'ennuie, je laisse le tricot, j'en ai marre... Allez ! On fait une petite belote... »

6.

Comme dans beaucoup de foyers ouvriers, c'était elle qui gérait le quotidien. Elle écrivait les lettres, faisait « la pape-rasserie », gérait les comptes et conservait la mémoire du couple. Cyrille, comme la plupart des hommes, était plus éloigné de ces tracasseries quotidiennes.

13

Ses écrits se divisaient en deux catégories : soit elle écrivait à quelqu'un, soit elle écrivait pour elle-même, afin de conserver des traces du moment.

Lorsqu'elle écrivait à quelqu'un, elle faisait rarement de longues et périlleuses lettres sur des pages blanches. Elle rédigeait plutôt au dos de cartes illustrées : cartes postales ou cartes de bonne année. Pour la nouvelle année, elle envoyait des cartes de vœux à un réseau d'amis et de parents éloignés (ceux qu'on n'allait pas voir en chair et en os durant le mois de janvier). Au moment des vacances ou des voyages, elle envoyait des cartes postales au réseau d'amis et de parents

Pour en savoir plus
sur les ateliers henry dougier
(catalogues, auteurs, vidéos, actualités...)
vous pouvez consulter notre site internet
www.ateliershenrydougier.com



ateliers henry dougier



@AteliersHD



@ateliershenrydougier